



CHU TIEN-HSIN

Ancienne
capitale



“Lettres taiwanaises”
série dirigée par Angel Pino, Isabelle Rabut
et Chan Hing-ho

Titre original :

Gudu

古都

Éditeur original :

Maitian chubanshe (Taipei)

© Chu T'ien-hsin, 1997

Illustration de couverture : © Charlotte Gastaud / costume3pieces.com

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-16507-9

CHU T'IEN-HSIN

Ancienne capitale

récit traduit du chinois (Taiwan), annoté et présenté
par Angel Pino et Isabelle Rabut

ACTES SUD

AVANT-PROPOS DES TRADUCTEURS

Quelques balises seront probablement nécessaires pour guider le lecteur à travers le récit qui va suivre.

Chu T'ien-hsin, née à Taiwan en 1958, appartient à cette génération des enfants de continentaux chinois venus sur l'île lors de la débâcle nationaliste de 1949. Comme nombre d'entre eux, elle a grandi au sein de ces "villages de garnison" qui furent édifiés à la hâte pour accueillir les réfugiés, dans l'attente de la reconquête des territoires perdus promise par leur leader, Chiang Kai-shek : d'abord dans le Sud de l'île, puis dans la région de Taipei. Ce sont ces "villages", qui commenceront à être démolis à partir de 1980, dont il est question ici à diverses reprises.

Nourris par l'idéologie nationaliste, élevés dans le fantasme de la "grande Chine", ces jeunes gens prendront peu à peu leurs distances avec le Guomindang, le parti de leurs parents, lequel a régné sans partage à Taiwan jusqu'à la levée de la loi martiale en 1987. Mais leur réveil coïncidera avec une expérience douloureuse, celle du rejet parfois violent dont seront victimes les continentaux (à savoir eux-mêmes et leur famille) quand les Taiwanais de souche (les descendants des colons arrivés dans l'île deux ou trois siècles auparavant, en provenance des provinces du

Sud de la Chine, principalement du Fujian) commenceront à faire entendre leur voix : une évolution dont les principales étapes furent l'accession au pouvoir de Lee Teng-hui, un enfant du cru, puis celle des indépendantistes du Parti démocrate progressiste... L'animosité des locaux envers les continentaux se nourrissant notamment du traumatisme provoqué par l'incident du 28 février 1947, lors duquel la population de l'île s'était soulevée contre les nouveaux dirigeants nationalistes.

Écrites en 1996, ces pages sont d'abord l'expression d'une rancœur : celle qu'on éprouve à se sentir brutalement étranger sur le sol qui vous a vu naître. Après s'être installée pendant plusieurs décennies dans les certitudes confortables d'une Chinoise (provisoirement) exilée à Taiwan, la narratrice – et à travers elle l'autrice – doit retrouver ses marques, redéfinir son rapport à cette île qui a été pratiquement son seul univers depuis toujours. Prendre conscience aussi de la complexité de sa propre histoire, puisque, comme beaucoup autour d'elle, elle a des grands-parents (du côté maternel dans son cas) taiwanais de souche, qui ont vécu sous le gouvernement nippon et qui ont parlé et écrit japonais. Taiwan n'est-elle pas elle-même une terre éminemment complexe, puisque, peuplée à l'origine d'aborigènes austronésiens, elle fut successivement aux mains des Espagnols et des Hollandais, puis des Chinois quand ceux-ci s'avisèrent (c'était alors la dynastie Qing qui régnait) du danger qu'il y avait pour eux à ne pas avoir un pied dessus, des Japonais et enfin des nationalistes chinois ? Pointée du doigt en tant que continentale, l'auteur tente ainsi de défendre une conception plurielle de l'identité

taiwanaise, à l'heure où celle-ci se crispe face aux menaces de la Chine – 1996 est aussi l'année de la troisième crise du détroit de Taiwan.

Chu T'ien-hsin se lance donc à la recherche de son passé et du passé de l'île : dans ce long monologue – un monologue où elle s'adresse à elle-même à la deuxième personne –, les souvenirs d'enfance et d'adolescence se mêlent aux rappels historiques, tirés le plus souvent de l'*Histoire générale de Taiwan (Taiwan tongshi)* de Lian Heng (1878-1936). Mais la quête est difficile, car la plupart des traces des époques antérieures ont disparu : aux yeux de Chu T'ien-hsin, Taiwan est un lieu dont les maîtres successifs, depuis la colonisation japonaise, n'ont eu de cesse d'effacer tout ce qui les avait précédés. C'est le sens qu'il faut donner aux citations récurrentes de la célèbre légende de *La Source aux fleurs de pêcher* qui parsèment le texte en se mêlant parfois aux mots de la romancière : dans ce poème en prose de Tao Yuanming (iv^e siècle), un pêcheur découvre par hasard un endroit dont les habitants sont restés à l'écart de l'histoire. Ce faisant, Chu T'ien-hsin se glisse dans la peau du pêcheur, à la recherche d'un monde oublié. Mais à la place de l'univers enchanté de l'enfance, elle ne retrouve qu'une réalité inconnue qui la repousse.

Si donc Taiwan a trahi sa mémoire, c'est Kyōto, où elle se rend régulièrement, qui offre à la romancière un univers selon son cœur, où tout lui paraît préservé, les monuments, les cerisiers et même les boutiques. Elle s'y promène comme Chieko, l'héroïne de *Kyōto (Ancienne capitale)*, le roman éponyme de Kawabata, confrontée tout comme elle à une interrogation sur sa propre identité et sur le passage

du temps. On devine d'ailleurs que c'est à Kyōto, au cours d'un voyage où elle devait être rejointe par une amie d'enfance, qu'a mûri le projet de sa quête. Écortant son séjour lorsqu'elle acquiert la certitude que son amie ne viendra plus, elle prend une décision étonnante et symboliquement très forte : s'accorder quelques jours de vacances à Taipei au cours desquels, feignant d'être une touriste, elle parcourra la ville avec le guide du Taipei colonial de Matayoshi Seikiyo. C'est le point de départ d'une dérive qui s'achève dans les larmes, face à un environnement que la modernité et les changements politiques lui ont rendu hostile. À cause de cette superposition entre des époques différentes, les rues et les monuments de Taipei sont parfois désignés avec leur nom japonais, un détail d'ailleurs moins apparent dans l'original chinois, le japonais s'écrivant en partie avec des *kanji*, soit des caractères chinois.

Méditation sur l'enracinement et sur ce qui nous lie aux choses, cette œuvre, ancrée dans l'histoire de Taiwan et dans l'itinéraire personnel de l'autrice, n'en fait pas moins écho aux problématiques de la mondialisation, de la continuité avec le passé et du rapport de l'individu à la collectivité.

ANGEL PINO ET ISABELLE RABUT

Pour la translittération des noms et termes chinois, le système utilisé ici est le *hanyu pinyin* – désormais largement employé partout dans le monde et auquel on s’est officiellement rallié à Taiwan depuis 2008 –, à quelques exceptions près, comme les noms dont la romanisation se fonde plus couramment sur une prononciation dialectale ou que l’usage a consacrés, à commencer par celui de l’autrice. S’agissant des toponymes, nous indiquons le cas échéant, à la première occurrence et entre parenthèses, la graphie sous laquelle ils étaient précédemment transcrits dans l’île, et sous laquelle ils le sont encore souvent. S’agissant des noms et termes japonais, nous nous sommes appuyés sur le système Hepburn modifié, et nous remercions Matthias Hayek d’avoir bien voulu contrôler l’emploi que nous en avons fait.

*Me voilà place Saint-Marc, à regarder
les figures acrobatiques que dessine le
vol des anges, et la danse des Maures.
Mais sans toi, ma chère, ma solitude est
insupportable.*

I. V. FOSCARINI

Tes souvenirs compteraient-ils pour rien...

En ce temps-là le ciel était bien plus bleu, si bleu qu'il vous donnait la nostalgie de la mer toute proche, et faisait paraître les nuages d'été encore plus blancs, comme des châteaux qu'on aurait édifés avec de la neige. Les rayons du soleil traversaient l'air pur sans rencontrer de résistance et ils brillaient d'un éclat particulièrement intense, or bizarrement on ne ressentait pas leur chaleur. En tout cas il était inutile de se mettre à l'ombre : on pouvait rester bêtement debout sans savoir où aller de tout l'après-midi, et jamais on ne risquait l'insolation.

En ce temps-là, les fluides corporels et les larmes étaient aussi purs que la rosée, et l'on préférait les laisser s'écouler librement.

En ce temps-là, les gens étaient extrêmement simples et innocents, et souvent, à quelque parti qu'ils appartiennent, par conviction ou par amour ils étaient prêts à se sacrifier ou à risquer leur vie.

En ce temps-là, comme la terre n'était pas encore devenue un objet de transactions commerciales, qu'on ne construisait pas des routes à tout va et qu'on ne spéculait pas sur les terrains à bâtir, les arbres pouvaient pousser bien haut et devenir bien verts à l'image des arbres des pays de la zone humide équatoriale.

En ce temps-là, il y avait peu de lieux publics, pratiquement aucun café, et encore moins de fast-food, de *bubble tea*¹, de KTV² ou de pubs, de sorte que les jeunes n'avaient rien d'autre à faire qu'errer dans les rues, mais les rues n'étaient pas envahies par des flots humains déferlant comme des souris blanches.

En ce temps-là, les nuits d'été, on pouvait voir la Voie lactée et des étoiles filantes. En les observant assez longtemps on prenait conscience de la fragilité des choses humaines et des vicissitudes de l'histoire, et les plus sots se juraient d'accomplir plus tard de grands exploits afin de ne pas avoir vécu en vain.

En ce temps-là, si tu avais un frère ou une sœur à l'université, ce que tu entendais chez toi en musique de fond, c'étaient probablement les Beatles. Si c'était la première année de la décennie 1970, tu écoutais en boucle *Candida*, et l'année suivante *Knock Three Times* par le même groupe³. Et si c'était à la fin de 1969, tu as certainement écouté *Aquarius*, qu'interprétait ce groupe de chanteurs noirs, The 5th Dimension, qui passait une fois sur trois à *Happy Palace*, l'émission de télévision. Un peu

plus tôt encore, tu as dû écouter *Can't Take My Eyes off of You* par les Lettermen, une chanson qu'on a pu entendre dix ans plus tard, si on l'avait ratée à l'époque, dans la scène du bar de *Voyage au bout de l'enfer*⁴.

Ce que tu préfères cependant, c'est *Vincent et American Pie* de Don McLean, mais pour cela il faut avancer de deux ans dans le temps. Laissez-moi vérifier mes sources : *Vincent* a fait son entrée dans le hit-parade le 13 mai 1972, ce qui nous ramène à l'été de cette année-là. Tu es restée sourde à *Joy to the World* par les Three Dog Night, la chanson qui faisait un tabac dans les boîtes, de même, bien sûr, que tu as ignoré *Black and White*, un succès bien plus gros encore du même groupe, qui est sorti plus tard, parce que tu avais alors le nez plongé dans le *Dictionnaire Donghua de la langue anglaise* que tu venais tout juste d'acheter pour y chercher la signification des paroles.

*Starry starry night*⁵... Par une nuit étoilée du même genre, A*** et toi vous voilà couchées sur un lit en bois. Tu te souviens encore de la lumière de la lune filtrant à travers les glycines et la moustiquaire et projetant leurs ombres sur vos corps. Tu as oublié pourquoi, mais tu te rappelles que tu as déclaré : "Quoi qu'il arrive, je ne me marierai pas." Dans le noir, A*** s'est esclaffée : "Alors pour Machin, c'est fichu." Machin, c'était cet élève de la même classe que toi mais dans l'école des garçons, qui n'arrêtait pas de t'envoyer des lettres. Un doux visage avec un nez fort et de grands yeux flottait devant toi. Après un long silence, A*** a ajouté : "Je me demande si c'est sympa d'être lesbienne." Tu n'as rien répondu. Peut-être aviez-vous trop fait

les folles pendant la journée, car sans plus échanger une parole, vous avez sombré dans un profond sommeil, deux jeunes corps de dix-sept ans comme deux chattes qui ronronnent.

*Au premier mois de la septième année
du règne de Xianfeng, grosses chutes de
neige à Tamsui⁶.*

Vous n'avez jamais eu l'occasion de savoir si c'était sympa d'être lesbienne. Vous étiez trop occupées : en l'espace d'un an ou deux, vous avez éprouvé plus d'émotions et versé plus de larmes, qui n'étaient pas toujours des larmes de tristesse, qu'au cours des vingt années qui ont suivi.

Vous quittiez la ville dès que l'envie vous en prenait. Quand vous empruntiez la ligne de chemin de fer mise en circulation dans la première année du siècle, plutôt que de vous asseoir sur un siège libre, vous vous installiez sur les marches près de la porte et vous chantiez à tue-tête face au vent les chansons dont vous veniez d'apprendre les paroles. À l'été de l'année suivante, vous avez sûrement chanté *Tie a Yellow Ribbon Round the Old Oak Tree*. Parfois, vous preniez le bus. En ce temps-là, la porte Nord n'avait pas encore été massacrée par une quelconque autoroute surélevée, si bien qu'en la contournant tranquillement vous aviez la sensation de quitter la ville comme les anciens cent ans

plus tôt. En passant devant le bureau des Chemins de fer et en prenant ensuite le bus au premier bloc d'Izumimachi, en moins d'un quart d'heure vous étiez rendus sur Dadu Road, qui, quinze ans plus tard, deviendrait célèbre pour ses rodéos à moto.

Lancé à cent kilomètres à l'heure, le bus traversait la passe du temple Guandu : une large rivière apparaissait alors sous vos yeux. Chaque fois c'était une émotion renouvelée, et quand la personne qui vous accompagnait voyait, elle, le spectacle pour la première fois, vous inspiriez l'air humide de la rivière et de la mer en lui lançant : "On dirait le Yang-Tsé-Kiang, pas vrai ?"

Lorsque le bus dépassait Zhuwei, si c'était déjà le crépuscule, les rayons du soleil couchant venant de l'autre côté du mont Guanyin⁷ scintillaient sur la surface de l'eau et vous aveuglaient. Les bancs de sable envahis par des hibiscus jaunes et des palétuviers, avec nichés dessus des petites aigrettes, des hérons garde-bœufs et des hérons de nuit, vous rappelaient ces vers : "Par temps clair, sur le Fleuve, on distingue les arbres de Hanyang / Sur l'île des Perroquets, les herbes parfumées forment d'épais massifs⁸."

Vous n'alliez pas voir chaque fois des copains de A***. Certes ils étaient nombreux, mais ils n'étaient pas faciles à dénicher. Certains vivaient en communauté dans des fermes à cour carrée situées en pleine campagne, comme ils auraient vécu dans des communes populaires⁹, si ce n'est qu'ils ne produisaient pas eux-mêmes leur nourriture. L'un d'eux vivait à Youchekou, en banlieue, ce qui lui fournissait un bon prétexte pour ne pas aller en cours, et c'est pourquoi il était encore moins facile à dénicher que les autres. Il passait, disait-on, le plus clair de son temps

au Mountain Service Club¹⁰. À ses moments perdus, il faisait des croquis de rizières en terrasses du côté de Xinghuadian¹¹ ou bien il dessinait de vieilles maisons dans la rue Chongjian. Un autre de ses copains vivait en ville, au-dessus d'une salle de billard ordinaire. Il se terrait le jour et sortait la nuit, et sa tenue était incroyablement débraillée. Les quatre murs de sa chambre étaient couverts de photographies qu'il avait prises lui-même, pour la plupart des portraits de vieilles personnes au sexe indéterminé. Mais tu avais vu aussi une photo de A^{***}, les épaules nues et la poitrine entourée seulement d'un bout de tissu. Et tu t'étais demandé à quel moment cette photo avait été prise, et si...

Que vous ayez réussi à mettre la main sur eux ou pas, vous finissiez invariablement rue Qingshui, et vous traversiez le marché traditionnel que vous redoutiez plus que tout. Vous n'alliez pas au temple Longshan même si un des copains de A^{***}, un étudiant du département d'architecture, adorait vous y inviter pour manger des cacahuètes salées, cuites dans leurs cosses, dans la galerie devant le temple, tout en vous racontant l'histoire du bâtiment et de son architecture. Avec un mélange de curiosité et de sympathie, vous longiez des petits hôtels devant lesquels étaient postées de vieilles maquerelles et vous arriviez au temple Qingshuiyan. Vous n'avez jamais lancé les baguettes de divination qui prédisent l'avenir, et vous ne vous êtes jamais intéressées non plus aux fidèles qui hantaient le temple. Vous passiez simplement devant l'incinérateur en métal constamment enveloppé d'une fumée blanche, et vous empruntiez l'étroit chemin à mi-hauteur de la colline. À droite, il y avait des parois en pierre

envahies par les mauvaises herbes et la mousse, ou bien des maisons aux murs de brique ; et de l'autre côté, il y avait l'embouchure du fleuve. Ignorant délibérément les maisons de style minnanais en contrebas, avec leurs toits inclinés à double pente et à simple arête, vous vous accordiez unanimement à dire que le panorama s'étalant devant vos yeux ressemblait à celui de San Francisco, même si aucun de vous n'était jamais allé là-bas.

Une fois atteint le bout du chemin, vous deviez traverser la cuisine d'une maison inconnue pour retrouver la rue Chongjian, mais vous n'aviez qu'une hâte, c'était de fuir cette rue, la plus ancienne de la ville, qui vous rappelait à la réalité : il vous fallait longer les étals de poisson frais et de viande de porc, les chaudrons géants où l'on faisait frire du poisson pané à longueur d'année, et le temple Fuyou, construit sous le règne de l'empereur Yongzheng¹², avant d'emprunter l'étroite rue Zhongzheng, où vous deviez faire attention à ne pas vous faire renverser par un autobus. Non loin de là, les yeux fermés comme si vous rentriez chez vous, vous montiez les marches de la ruelle située en face du débarcadère du ferry, là où des herbes sauvages d'un vert éclatant, différentes selon les saisons, poussent dans les crevasses. Pour un peu vous auriez crié aux gens du numéro 2 ou du numéro 4 : "*Tadaima*¹³, nous voilà."

La grille du mur d'enceinte du Pavillon rouge où vous étiez enfin rendues était tantôt verrouillée et tantôt ouverte, mais peu importe, vous arriviez toujours à entrer. Vous vous asseyiez toutes les deux sur le muret faisant face à la rivière. Au-dessus de vos têtes ni le margousier ni le flamboyant, ni même le bosquet de bambous entremêlés, ne vous abritaient

du soleil ou du vent marin. Parfois, lorsqu'une mer de fleurs éclatait sur le flamboyant comme s'il avait pris feu, vous aviez l'impression d'être en Espagne ou dans une petite ville méditerranéenne.

Le Pavillon rouge était un bâtiment d'un blanc rosé dans le style colonial, qui avait été la résidence d'un riche armateur à la fin du siècle précédent, et dont les descendants ne savaient que faire. Une bande de garçons y nichaient, là encore, comme dans une commune populaire. C'étaient tous des étudiants de l'université ou de l'école professionnelle voisines. Certains d'entre eux séchaient les cours et ne se levaient pas avant midi. Debout sur le balcon, torse nu, ils vous fixaient d'un air ahuri. D'autres, tout juste réveillés et sortis de leurs rêves érotiques, vous sifflaient ou criaient d'un air menaçant : "Hé, vous n'avez pas vu la pancarte sur le portail, *Entrée interdite* !"

Tu te retournais vers eux et leur lançais un regard froid. Leurs sous-vêtements séchaient sur le balcon, en claquant au vent comme des bannières.

Vous étiez assises sur le muret comme sur un navire en partance, et tu croyais voir le capitaine noter dans son journal de bord : "6 h 30 du matin, N. 34° 26', E. 17° 28', vent d'ouest de 20 nœuds, cap 330°..."

A***, qui était dans le même état d'esprit que toi, gesticulait constamment en parlant. Tu aurais aimé être bâtie comme elle, avoir son mètre soixante-dix, ses épaules carrées de championne de natation et ses membres longilignes. Elle aussi avait de la poitrine, mais ses seins ressemblaient davantage à la poitrine musclée d'un athlète. Tu détestais ton corps, ta taille de guêpe et ta poitrine ronde que

tu ne parvenais pas à dissimuler, tes membres trop féminins... Paradoxalement, tu aurais voulu parfois ressembler plutôt à Song, la meilleure amie au collège de A***, dont celle-ci parlait sans arrêt : le livre, le professeur ou le film que Song préférait, les plats qui la dégoûtaient, le type de garçons qui lui faisait horreur. Song était fille unique. Elle et A*** étaient convenues de se retrouver ensemble au lycée, mais tout au long du mois qui avait précédé l'examen d'entrée, Song avait été malade et elle avait dû se contenter d'intégrer un lycée pour filles dans le sud de la ville... Tu n'avais jamais rencontré Song, mais personne en ce monde n'était aussi vivant qu'elle dans ton esprit.

Une fois A*** et toi aviez séché les cours pour aller au cinéma à Qingkang, parce que dans un des deux films qu'on y projetait pour 20 yuans il y avait George Chakiris, dont A*** était folle à l'époque. Au moment où la séance se terminait, tu as entendu quelqu'un appeler A***. C'était une voix fluette mais incroyablement claire, et tu as eu l'intuition qu'il s'agissait de Song. Et en effet, c'était elle. Dans son uniforme de lycéenne jaune citron, elle était si menue que A*** l'a prise dans ses bras sans effort et l'a fait tourner deux fois dans les airs comme dans une scène de théâtre. Quand A*** a fait les présentations, tu as senti le regard de Song fixé sur toi : ses yeux étaient très grands, très foncés et totalement vides.

A***, sans l'ombre d'une hésitation, a marché avec Song jusqu'à l'arrêt d'autobus et l'a raccompagnée chez elle.

Ne voulant pas longer seule le terrain de baseball gris et silencieux, où personne ne jouait, de